

Par Julie Stanton

# Alice Parizeau

## Femme de cœur et de courage

*Le 30 septembre prochain, ceux qui l'ont aimée, admirée et lue avec fidélité se souviendront avec émotion d'Alice Parizeau, décédée il y a vingt ans cette année. Sa trilogie, Les lilas fleurissent à Varsovie, La Charge des sangliers et Ils se sont connus à Lwow, a conquis des milliers de lecteurs à travers des pages mettant en lumière sa Pologne natale, déchirée et douloureuse. Née Poznańska « Alice au merveilleux sourire » s'en est allée la plume à la main. Elle entamait la soixantaine.*



Alice Parizeau qui dédicace un ouvrage.

PHOTO: SERVICE DE LA GESTION DE DOCUMENTS ET DES ARCHIVES, UNIVERSITÉ DE MONTREAL, FONDS ALICE PARIZEAU (P0315), 1FP06553, ALICE PARIZEAU.

**L**e matin du 3 octobre 1990, plus de mille personnes sont venues lui dire adieu à l'église Saint-Germain d'Outremont, à Montréal. Le soleil inonde les marches de l'impressionnant escalier où des centaines d'entre elles se tiennent, tristes et graves, faute de n'avoir pu trouver place à l'intérieur où la pleurent son époux, Jacques, et ses enfants, Bernard et Isabelle. Comme le rapportera *Le Devoir*, le lendemain, «trois drapeaux polonais portés par ses compatriotes — celui de l'Association de la Résistance et ceux des deux grands conflits mondiaux — ont dominé l'assistance tout au long du service, en hommage au rôle joué par Alice Poznańska dans la Résistance lors de la Deuxième Guerre mondiale. Les drapeaux du Québec et de la Pologne ont été hissés dans la nef.»

Car, tout autant que son pays d'origine, le Québec était cher à l'écrivaine qui en a fait également le décor de certains de ses romans, plus particulièrement *Côte-des-Neiges* (1983) et *Blizzard sur Québec* (1987). C'est ici, en cette terre d'adoption pour laquelle elle a eu un coup de foudre, qu'elle a été également traversée par le choc amoureux. Arrivée au Québec, en 1954,

.....  
*Jamais indifférente, sa ferveur contagieuse emportait toutes les réserves. Sa passion de réfléchir et d'aller au fond des choses, autant que sa façon de vous entraînaient à toute force dans son sillage.*  
.....

avec l'intention d'écrire sur le Grand Nord, après les mille et un détours de sa vie, véritable roman en soi, elle n'en est jamais repartie. Bouleversée dès sa première

rencontre avec un jeune intellectuel, professeur aux Hautes Études Commerciales — «Il ignorait que j'étais déjà follement amoureuse de lui et que j'avais peur qu'il ne le lise dans mes yeux et ne se moque de moi...» —, à qui elle ouvre son cœur et donne son amour, elle l'épouse deux ans plus tard. Jacques Parizeau, qui deviendra président du Parti québécois, puis premier ministre du Québec, est d'ailleurs discrètement évoqué dans son autobiographie, *Une femme*, où l'écrivaine, qui le surnomme Jacek, en parle surtout comme de son Prince Charmant et de «l'homme que j'aime». Publié en 1991, à titre posthume, ce témoignage nous entraîne au cœur d'une vie riche d'expériences, nourrie d'un patriotisme ardent, traversée par les séparations et la mort, habitée par l'obsession de l'écriture mais aussi par le doute, les remises en question et les fantômes du passé. Livre déchirant, car écrit alors qu'Alice Parizeau combat un cancer du poumon. Elle poursuit malgré la douleur et caresse le rêve de rédiger un roman historique inspiré de la vie de Hedwige 1<sup>re</sup>, couronnée «roi de Pologne» en 1384, qui sera canonisée sept ans après le décès de l'écrivaine.

Écrivaine, oui, mais également criminologue de renom, journaliste à *Cité libre* et à *La Presse*, rédactrice pigiste à Radio-Canada et collaboratrice à divers autres médias, dont *Le Devoir* et *Châtelaine*, profondément humaniste, éprise de justice et de

liberté, Alice Parizeau possédait un charisme certain. En font foi les témoignages de celles et ceux qui l'ont côtoyée, parus en 1991 dans *Les Adieux du Québec à Alice* ➔

Parizeau: «Jamais indifférente, sa ferveur contagieuse emportait toutes les réserves. Sa passion de réfléchir et d'aller au fond des choses, autant que sa façon de vous entraîner à toute force dans son sillage. La générosité sans mesure qui éclatait soudain dans son large sourire et dans son regard abrité derrière les immenses lunettes forçait toute résistance. Femme de tête et d'action, femme de raison et de passion, nul ne savait se défilier longtemps ou tergiverser avec elle. Ses causes devenaient les vôtres», écrit l'homme de lettres Jean-Pierre Duquette. «Son abondante chevelure noire, ses yeux bruns perçants, légèrement bridés, ses pommettes saillantes, son petit nez, l'arcade sourcilière, le front, le modelé du visage, le cou assez court, la tenue vestimentaire hors des modes et du temps n'appartenant qu'à elle, et surtout la voix incomparable, chaude, basse, légèrement gutturale et chantante, au débit rapide et syncopé de contralto, évoquaient pour moi les steppes bien davantage que la très catholique, nationaliste et souffrante Pologne», écrit, pour sa part, Marie Sénécal Émond, en parlant de son amie connue au début des années soixante à travers le dédale des services sociaux.

Née à Luniniec près de Cracovie, Alicja Poznańska entre dans la vie de façon tragique puisque sa mère, la très belle Bronia, est atteinte d'une infection rénale lors de son accouchement. Branle-bas général autour de la jeune femme adorée par son mari. La nouvelle-née, presque mourante elle aussi, devra sa survie à une infirmière qui supplie le médecin présent de se pencher sur son petit corps fiévreux. Alicja sera la seule enfant de Bronia Brosnislawa, pianiste de concert, et de Stanislaw Poznańska, industriel prospère, qui espéraient la venue d'un fils. Toute son existence, Alicja-Alice entretiendra un sentiment de culpabilité pour avoir été à l'origine de cet accouchement dramatique. Comme elle s'en voudra éternellement de

n'avoir pu sauver son père des camps de la mort où il a disparu en 1942, et de n'avoir pu empêcher sa mère d'être fusillée deux ans plus tard. Avant qu'ils ne soient tous arrêtés par la Gestapo, pour collaboration avec les maquisards, elle aura eu à peine le temps de vivre son enfance à Cracovie, aux côtés de ses deux grands-mères, cultivant une affection particulière pour la mère de son père, «qui décida de m'aimer de toutes les forces de son vieux cœur».

Convaincue alors d'être laide, trop grosse, trop riche et trop nulle en plusieurs matières, bien qu'elle remporte un premier prix au Concours littéraire des écoles secondaires, elle se tient à l'écart de ses camarades. Plus tard, traînant toujours le peu d'estime qu'elle accorde à son apparence physique, elle s'étonnera qu'on lui fasse la cour et que plusieurs la demandent en mariage! C'est qu'en plus d'être charmé par l'intelligence de son regard, son sourire dévastateur et sa soif de vivre, on sait de quel bois se chauffe celle qui, plongée dans la tourmente dès son jeune âge, sert d'agent de liaison dans la Résistance polonaise et participe comme combattante à l'insurrection de Varsovie, en 1944. Prisonnière de guerre en Allemagne, où elle passera d'un camp de travail à un autre, elle tente de s'évader, poussée par le rêve de parvenir jusqu'en Grande-Bretagne pour se battre contre l'ennemi et retourner libérer son pays, «comme une véritable héroïne nationale à la tête d'un régiment d'hommes». Reprise à la frontière hollandaise, elle sera libérée par les Forces alliées en 1945, et décorée de la Croix de guerre.

Grâce à l'aide sporadique d'une multitude d'oncles dispersés un peu partout en Europe, c'est en France qu'elle apprendra la langue de Molière et effectuera des études en lettres, en sciences politiques et en droit. Toutefois, malgré la sollicitude de sa parenté qui l'accueille à Paris où plusieurs se sont exilés, malgré la cour assidue d'un soupirent, elle n'entrevoit pas d'avenir →

pour elle dans la Ville lumière où il lui faudrait patienter dix ans avant d'obtenir la citoyenneté française lui permettant d'exercer sa profession; et l'idée du mariage lui est alors insupportable. Installé au Québec, un cousin l'invite à lui rendre visite dans la métropole où elle se fixe définitivement en 1955, en obtenant la nationalité canadienne et en occupant divers postes reliés à son domaine. Travailleuse acharnée, Alice Parizeau devient, en 1972, secrétaire générale du Centre international de criminologie comparée, à l'Université de Montréal. Seule ou en collaboration, elle publie plusieurs ouvrages notoires dans le domaine, mais se fait surtout connaître par son acharnement à prendre cause pour les enfants maltraités qu'elle défend bec et ongles. Les fonctionnaires qui ont eu affaire à elle doivent se souvenir de ses montées aux barricades! En 1966, elle publie *L'Envers de l'enfance*. Constitué d'une suite de récits inspirés de faits réels, ces récits ramènent les lecteurs à la douloureuse réalité des enfants martyrs.

« Il faut vaincre la souffrance parce que la souffrance est le contraire de la vie », avait-elle confié à la journaliste Lily Tasso, en se qualifiant de « viscéralement optimiste ». Alors que le Québec lui doit la création de la Société québécoise de protection de l'enfance et de la jeunesse, précurseur des services qu'assure aujourd'hui la Protection de la jeunesse, le destin a voulu que le jour même où s'éteignait sa voix, les Nations Unies tiennent le premier Sommet mondial de l'enfance. Certains se souviendront aussi d'Alice Parizeau pour avoir mis sur pied, en octobre 1970, un organisme de secours aux familles des victimes de la Loi des mesures



PHOTO: © KÉROC

de guerre. En prenant racine dans « ce Québec qui a bien voulu m'adopter », Alicja Poznańska a cherché à s'intégrer le plus généreusement possible et, surtout, à contribuer au bien-être de la collectivité en mettant ses talents et son expérience particulière de la vie au service de sa nouvelle patrie. Bien sûr, tout n'a pas été toujours facile, ni parfait, pour cette incorrigible romantique, têtue, obstinée et ambitieuse, assoiffée d'amour, comme elle se décrit elle-même. Il y eut parfois des heurts, des incompréhensions, des blessures. Mais, la nuit venue, elle entendait respirer ses héros, les prenait par la main et partait vers le plus exaltant des voyages en retrouvant l'espace de liberté pour témoigner de son regard sur l'humanité.

Pour le critique littéraire Réginald Martel, le nom d'Alice Parizeau, « dont l'œuvre reflète à la fois le pays perdu et le pays trouvé », figure parmi ceux des cinq auteurs québécois qui ont marqué la décennie des années quatre-vingt. Par respect pour son lieu d'adoption et à cause des images qui →

la brûlaient, Alice Parizeau a attendu longtemps avant de témoigner de sa Pologne natale « mais, lorsqu'elle l'a fait, ça été comme un torrent qui déborde », écrit, pour sa part, l'écrivain et journaliste Jacques-Folch-Ribas. Amorcée en 1962, avec *Voyage en Pologne*, sa carrière littéraire la placera sous les projecteurs en 1981, alors que paraît *Les lilas fleurissent à Varsovie* qui raconte la vie quotidienne d'une famille polonaise de 1945 à 1980, à travers les horreurs de la guerre, l'imposition du communisme, l'impérialisme soviétique et la lutte pour la liberté. Couronné, l'année suivante, par le premier Prix européen de l'Association des écrivains de langue française, le livre, qualifié de leçon de survie et de solidarité où l'espoir ne meurt jamais, sera traduit en anglais et en hollandais.

Plusieurs fois honorée à divers titres, cette figure de proue a également laissé des traces de « sa générosité et de sa grandeur » dans notre patrimoine collectif puisqu'on a donné son nom à l'une des

écoles de la Commission scolaire de Montréal, située à Cartierville, ainsi qu'à la bibliothèque municipale de Saint-Esprit, dans Lanaudière. Un autre belle preuve de son héritage est cette lettre d'un groupe d'étudiants du secondaire de l'École sépharade de Ville-Saint-Laurent, publiée dans *La Presse* un mois après sa disparition. Sous le titre *Hommage à Madame Lilie*, ils écrivent : « Nous avons appris à vous connaître tout récemment, chère Madame Alice Parizeau, à travers votre nouvelle *Madame Lilie*. Mais au ravissement de vous découvrir s'est mêlée presque simultanément la consternation de vous perdre. *Madame Lilie* nous a donné aussi un bel exemple de confiance en soi, de combativité, face à nos attentes et à celles de notre courage. Puisqu'il est vrai qu'on vit par ses œuvres, vous serez encore des nôtres, longtemps, car nous voulons continuer à vous lire, continuer à apprendre de vous. » Ce témoignage est sans doute celui qui aurait le plus touché Alice Poznańska-Parizeau. 

## Sources

• *Une femme*, Alice Parizeau. Montréal, Leméac, 1991.

• *Alice Poznańska Parizeau. Femme de tous les combats* : rédactrices Anna-Maria Folco / Karin Gürttler. Une coproduction : Centre de langues patrimoniales- Centre d'études ethniques, Université de Montréal / Les Éditions Images, 1996.

• *Les Adieux du Québec à Alice Parizeau*. Collectif. Montréal. Guérin Éditeur, Collection littérature, 1991.

• [http://classiques.uqac.ca/contemporains/parizeau\\_alice/parizeau\\_alice.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/parizeau_alice/parizeau_alice.html)

• Les Classiques des sciences sociales est un site conçu par le sociologue Jean-Marie Tremblay de l'Université du Québec à Chicoutimi, où sont numérisés plusieurs romans et ouvrages en criminologie d'Alice Parizeau. On peut également accéder en ligne aux *Adieux du Québec à Alice Parizeau*.

• <http://www.archiv.umontreal.ca/P0000/P0315.html>

• Onze ans après son décès, Jacques Parizeau fait don des archives d'Alice Poznańska-Parizeau à l'Université de Montréal. L'ensemble de ces documents couvrent 45 des 60 années d'existence de cette femme dont l'écrivain Bruno Roy a dit : « Nous n'ignorons pas que sa vie fut faite contre la première blessure de son enfance et son œuvre contre toute injustice sociale. »